

## Moïse, Freud et Thomas Mann

*Ei, ei, ua ao, ua ao te henua enana !*

Voici, voici la lumière dont s'éclaire la terre des hommes !

*L'homme Moïse et la religion monothéiste* demeure, pour la lecture que nous avons faite, d'une grande actualité. Cette lecture fut orientée par ce qui s'impose aujourd'hui d'une substitution dans la pensée commune du terme de *race* à celui d'*identité*. Le second relève de la *LWC* (*Language of Wider Communication*) qui est la langue commune du *L-world* (mondialité néolibérale), le premier fut un des termes pivots de la *LTI* (*Lingua Tertii Imperii*, Klemperer), la langue du *III<sup>e</sup> Reich*. Comme si un imaginaire de vérité scientifique, banni du fait de l'horreur nazie, faisait un retour dans celui de la sociobiologie contemporaine. L'un comme l'autre procèdent de ce que Lacan a épinglé de l'expression *discours de la science* qu'il repère comme une formation discursive s'imposant au champ social à partir de l'avancée décisive de Descartes. La race est présente à l'agenda scientifique du XVII<sup>e</sup> siècle, l'identité n'envahit pas encore la sphère culturelle. Ce n'est que bien plus tard, dans les années 1970 que l'identité culturelle s'impose à la langue commune via l'anglais, celui de la *LWC*. La *LTI* résulta en Allemagne d'une torsion singulière du discours du maître en discours du capitalisme, la *LWC*, la langue de la *mondialité*, s'inscrit dans les effets de cette torsion. Une torsion due à l'emprise croissante puis décisive du langage de la technique sur le langage de la science (Heidegger) dont une des conséquences fut et demeure de soumettre le champ social à une gestion programmée des hommes considérés comme ressources humaines et au réglage bureaucratique de la subjectivité.

Dans ce champ social nous repérons que la ségrégation raciale sans en être effacée est relayée par la ségrégation socio-économique et résidentielle. Nous y repérons encore qu'un effondrement, certes qui n'est pas uniforme et demeure variable, du lien et de la transmission généalogique a répondu comme en écho une sorte d'exigence ou d'injonction de revendication et d'affirmation identitaires (raciale, *ethnique*, religieuse, territoriale, etc. de *genre*, de choix sexuel... et pour bientôt sans doute génétique) qui se traduit par une demande de reconnaissance de droits spécifiques et d'affirmation culturelle singulière légalement reconnue (*subcultures*). Peut-être peut-on caractériser aujourd'hui le *Malaise dans la civilisation* comme se manifestant, entre autres traits, sous la forme d'une véritable pandémie identitaire venant prendre le relais de ce qui fut autrefois nommé *crise des nationalités*. Ce texte de Freud apporte sa clarté à la

question qu'elle nous pose, soutenant par son mouvement propre et une des lectures auxquelles il engage, la nécessité de poser un écart entre origine et fondation d'une part, identité et appartenance d'autre part. Au-delà de cette question il pose celle très décisive de la place de la psychanalyse, par là du psychanalyste, dans le monde contemporain pour le compte duquel la division subjective et le désir qui s'en impose ne relèvent pas du champ comptable nécessaire à son bon fonctionnement. Pour ce dernier la nature s'écrit en termes de ressources renouvelables ou non et d'énergie, et l'humain en termes de consommateurs et d'acteurs sociaux dont l'articulation en terme de marché exige qu'ils soient soumis, l'homme comme la nature, à la gestion, la programmation et la prévision du WTO (*World Trade Order*).

Freud-psychanalyste n'a pas fait de politique, se refusant de répondre aux sollicitations dont il fut l'objet à plusieurs reprises ; plus jeune, avant la première guerre mondiale, ses positions furent plus tranchées. On chercherait en vain dans son œuvre un texte polémique adressé au public visant directement le nazisme, ses lettres sont par contre plus explicites. C'est que la psychanalyse telle qu'elle s'imposait à lui comme travail de découverte et d'élaboration mais encore de transmission, s'imposait aussi comme un enjeu de civilisation pouvant faire barre et s'opposer à la gestion programmée du social ainsi qu'à l'imaginaire de vérité qu'elle suscite, celui dont s'emparèrent les grands ...ismes de son temps, nationalismes, nazisme, communisme, mais encore la version nord-américaine du capitalisme.

*L'homme Moïse*, œuvre de transmission, se prête également à une lecture de « l'homme Freud » confronté à cet imaginaire de vérité dont il ne pouvait tout à fait se dépendre pour y être, comme tout le monde, immergé, un imaginaire qui s'imposait à sa langue, l'allemand, tout autant qu'aux autres langues euro-américaines (le registre est ici celui de la fondation : la Société des Nations pense le droit international dans les langues des « grandes puissances », tout comme la science qui s'écrit principalement en anglais, en allemand et en français) et non pas indo-européennes (c'est ici le registre de l'origine : celui de la recomposition philologique d'une langue mère qui en soutient la fiction et en suscite une autre, celle de « l'aryen » comme agent de la « civilisation » ou *Kultur*<sup>1</sup>). À maintes reprises la correspondance de Freud reflète une insistance à se déclarer juif, ni allemand, ni autrichien, écrivit-il dans une lettre : « je suis juif », une appartenance qu'il qualifie comme « résistant à l'analyse ». Que ce « propre du juif », « ce quelque chose de miraculeux » pour reprendre ses termes fût inanalysable n'impliquait pas pour lui que ce soit ininterrogeable dans le champ de sa découverte ; *L'homme Moïse* répond de ce questionnement, de ce

---

<sup>1</sup> Les deux termes ne sont pas strictement équivalents, la civilisation convoquant les progrès scientifiques et techniques, la *Kultur* ce qui relève davantage des œuvres de l'esprit et du lien social.

qui a fait, fondé « le juif » comme cela se disait alors. *Si Moïse était égyptien*, c'est là le titre d'un des essais composant le *Moïse*, prend le contre-pied de l'anthropologie culturelle allemande qui affirmait à l'époque la spécificité biologique et culturelle du monde juif. Ce champ anthropologique n'était pas composé que de savants nazis, mais il vira, de par l'effet même de la *LTI* à l'expertise pour le compte du projet nazi, celui de l'effacement de toute altérité biologique autant que culturelle. Pour autant, en affirmant cette question, affirmer une question n'est pas toujours un paradoxe, Freud ne quitte pas la *Wissenschaft*, il en questionne le paradigme racial tel qu'il s'énonçait alors (et fait aujourd'hui retour par le biais de la génétique). Ce *quelque chose de miraculeux* procéderait dès lors non d'une *origine* bioculturelle mais d'une *fondation* langagière dont l'énigme a pour nom Moïse. Un nom dont le titre d'un second essai affirme qu'il *est* égyptien et par la suite qu'il ne saurait être confondu avec cet autre Moïse qui lui ne l'était pas mais sans lequel il ne saurait y avoir eu fondation. Dit autrement, dans le cadre du présent propos, fonder requiert une transmission langagière pure, c'est-à-dire que le fondateur à l'endroit de ce qu'il fonde n'a ni prédécesseur ni descendance. Il s'en imposa un acte, celui du meurtre de Moïse (le père mort) et la reprise de cet acte du côté de ce qui s'en engagea comme effet : le second Moïse qui en endossa le nom dont la loi fit inscription généalogique. C'est cette loi, parce que transmise hors descendance directe du fondateur, qui fit charte et engagement pour différentes composantes du peuplement de l'Égypte recomposées en un peuple juif. Ce peuple se distingua des autres en ce qu'il substitua l'alliance avec le divin à la filiation sacrée d'Égypte qui, elle, maintenait un fil généalogique entre la divinité première, Aton, et le lignage royal. Akhenaton pour avoir instauré une divinité supérieure ne défit ni ne coupa ce lien généalogique. Moïse fit disjonction généalogique entre le divin et l'humain, tout comme il opéra un retournement de la lettre : l'écriture sacrée de l'Égypte se donnait à voir plus qu'à lire sur des monuments inamovibles, l'écriture des textes sacrés des Hébreux était portée autant qu'inscrite sur les rouleaux de la Torah pour être lue. Cet inanalysable ne serait donc pas à prendre du côté de l'*unendlich* de l'analyse, mais de celui de l'incomplétude de toute *Wissenschaft*, par là de l'impuissance à cerner l'origine si ce n'est sur le registre de la fiction. Fonder relève d'un acte de parole produisant un effet de transmission, *originer*, si l'on veut bien me pardonner ici le recours à une fabrique lexicale, tend à substituer à cet acte une réification imaginaire de l'origine supposée garantir une transmission bioculturelle scientifiquement établie : ce fut par exemple une fiction entretenue par des philologues et des anthropologues à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, celle de croire et de laisser croire que puisque l'on pouvait retrouver les racines communes à la plupart des langues européennes, une telle reconstruction correspondait à une langue première et qu'il y eut un peuple unique, originel, pour la parler ; il en est surgi la fiction de l'aryen.

Que son texte put prendre le tour d'un roman historique, Freud l'évoqua un temps puis y renonça, c'est d'une *hystorisation* de l'histoire du monde juif et de sa fondation qu'il s'agit, le roman historique c'est Thomas Mann qui l'écrivit à la même période. Freud se déclara à Mann comme « son plus fidèle lecteur » ; en retour plus tard Mann qualifia la psychanalyse de « romantisme scientifique ». Les deux hommes s'appréciaient mais ils se connaissaient peu, ils partageaient une même aversion pour une fiction des origines se légitimant de la science et sollicitant la garantie de l'Etat nazi pour sa reconnaissance. Mon hypothèse de lecture est que l'écriture par Thomas Mann de *Joseph et ses frères* a soutenu pour Freud la possibilité de publier *L'homme Moïse*. Mann fait de Joseph un juif par la filiation mais privé d'origine, un juif égyptien et de ce fait immergé dans un tissage de langues, de traditions et connaissances qui ouvre à un retournement de toute origine, à sa mise en abîme. Le livre s'ouvre par ces mots *Tief ist der Brunnen der Vergangenheit*<sup>2</sup> qui peut se lire et se traduire par *insondable est l'abîme du passé* dont l'histoire de Joseph, de ses frères et de sa descendance, fut-elle romancée, vient faire bord. Faire bord au sens de détourner, c'est là la fonction de la construction historique puis d'ourler, c'est là celle du roman. De cette ligne de bord Freud fera une assise ou dit autrement une *fondation* qui consiste à prendre appui sur un impossible (celui d'atteindre le commencement des temps) doublé d'une impuissance (qu'illustre ce proverbe kurumba : « la parole est comme de l'eau, une fois versée à terre on ne peut pas la ramasser » : le dire ne se fossilise pas et échappe à toute restitution archéologique, en des termes plus modernes). Son Moïse n'a pas de généalogie, il est vrai que dans la tradition dite vététotestamentaire elle est on ne peut plus courte.

Le 25 décembre 1928, Freud dans une lettre à Lytton Strachey écrit<sup>3</sup> : « Vous reconnaissez, à l'inverse de la plupart des historiens qui ne s'attardent pas là-dessus, qu'il est impossible de comprendre avec certitude le passé (*die Vergangenheit*), parce que nous ne pouvons deviner les hommes, leurs motifs, leur être psychique et donc interpréter leurs actes. [...]»<sup>4</sup>.

---

<sup>2</sup> « *Tief ist der Brunnen der Vergangenheit. Sollte man ihn nicht unergründlich nennen ?* » traduit par L. Vic : « Profond est le puits du passé. Ne devrait-on pas dire qu'il est insondable ? ». OÙ le puits pointe le puits d'Ur du récit biblique et la particule *ur* de la langue allemande qui en composition avec un mot évoque et convoque la mise en abîme ou l'immémorial : *Urvater* de Freud, *Urmutter* de Jung, *Ursprache*, *Urgeschichte* de la mise en abîme des langues et de l'histoire des peuples du romantisme et de la science allemande.

<sup>3</sup> Strachey appartenait au *Bloomsbury Group* : un groupe littéraire auquel appartenaient Virginia Woolf, Leonard Woolf, E. M. Forster, Vita [Sackville-West](#), Roger Fry, Clive Bell, et John Maynard Keynes. Ce groupe questionnait les tabous victoriens religieux, artistiques, sociaux et sexuels.

<sup>4</sup> Les citations de la correspondance de Freud sont tirées de Sigmund Freud, *Briefe 1873-1939*, Frankfurt am main, S. Fischer Verlag, 1968, 1980 et de leur traduction Sigmund Freud *Correspondance 1873-1939* par Anne Berman et Jean-Pierre Grossein, Paris, Gallimard, 1966, 1979.

Il poursuit quelques lignes plus loin : « Ainsi nous nous trouvons en face des hommes des temps passés (*der vergangenen Zeiten*) comme en face des rêves pour lesquels il ne nous est pas donné d'associations, de sorte que seuls les profanes peuvent demander que nous interprétions de tels rêves. Ainsi vous vous montrez en tant qu'historien imprégné de l'esprit de la psychanalyse. »

Ces quelques lignes engagent pour le présent propos trois remarques. La première est qu'elles furent écrites par l'auteur de *Totem und Tabu*, qui se trouvera engagé l'année suivante dans l'écriture de *Das Unbehagen in der Kultur* et qui venait tout juste de publier *Dostojewski und die Vätertötung*, soit quelqu'un qui n'hésite pas à la confrontation avec *die Vergangenheit* (le « passé ») collective ou singulière. Ce qui semble contradictoire ici ne se résout pas mais s'éclaire de ce que Freud, psychanalyste, s'appuyant sur d'autres écrits, forgeant à partir de certains d'entre eux ses propres récits, ceux nécessaires à soutenir sa propre construction et élaboration théorique, ne se veut ni historien ni romancier : *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, après bien des hésitations certes, ne sera pas qualifié par lui de « roman historique ». La fiction élaborée par Freud ne s'y appuie pas sur un imaginaire de vérité romanesque dont le Moïse serait le personnage central, à la manière du roman de Bernard Simonay, *Moïse le pharaon rebelle*<sup>5</sup> ou de l'essai autobiographique de Georges Nataf, *Moïse autobiographie*<sup>6</sup>, qui s'y présente non comme auteur mais comme celui qui a établi le texte et l'a annoté. On se demande qui parle lorsque Nataf fait écrire à Moïse : « Dure tâche en vérité, qui bien souvent m'a fait douter d'avoir bien compris son désir<sup>7</sup> ». Freud soumet son écriture à l'état d'élaboration de la psychanalyse, dont il fut le découvreur et l'inventeur, mais qui, en retour, lui imposa ses exigences et ses contraintes. Un patient, si j'ose dire muni des associations qui le détournent comme sujet, peut questionner la théorie au point d'en susciter le remaniement ; Moïse ne fut pas un patient de Freud, il appartient à la *Vergänglichkeit*, à ce qui a eu lieu, mais fut élaboré par Freud au présent, s'y soumettant à un abord structural (dicté par l'écriture antérieure de *Totem et Tabou*) et soumis aux exigences théoriques de ses avancées ultérieures. Par là *L'Homme Moïse* n'est pas un roman mais s'apparente à une fabrique de cas.

Peu importe dès lors que puisse s'y repérer une dimension imaginaire que peuvent ou pourraient révéler les recherches archéologiques anciennes ou plus récentes sur la XVIII<sup>e</sup> dynastie égyptienne, celle dont participa Akhenaton. La vérité de Freud est celle de cet écrit dont se soutient encore la psychanalyse sans qu'elle en reçoive en retour de démenti clinique. L'actualité quasi quotidienne nous rappelle que la réification du nom, d'une origine au nom de l'imaginaire scientifique ou de celui de la religion, est le point de fabrique d'une

---

<sup>5</sup> B. Simonay, *Moïse le pharaon rebelle*, Paris, Gallimard, 2002.

<sup>6</sup> G. Nataf, *Moïse autobiographie* [texte établi et annoté par G. Nataf], Paris, Berg International, 1996.

<sup>7</sup> *Ibidem*, pp. 25-26.

identité toujours meurtrière<sup>8</sup>. D'ailleurs aux critiques que son écrit pouvait susciter, Freud ne fit pas objection, plus même, il les devança. Dans une lettre à Ernst Freud nous lisons ceci : « [...] je ne m'attends pas à être accueilli avec beaucoup d'amabilité par la critique scientifique. Les Juifs se sentiront très offensés. » « Les Juifs » n'est pas ici une très bonne traduction, le texte allemand de la lettre est *die Judenschaft wird sehr beleidigt sein*<sup>9</sup>. *Die Judenschaft*, ce n'est pas *die Juden* mais le monde juif dans sa diversité contemporaine, issu par sa transmission d'une fondation et soumis aux remaniements que lui imposa l'Histoire mais aussi sa participation à la Civilisation. Il poursuit quelques lignes plus bas « Il est typiquement juif de ne renoncer à rien et de remplacer ce que l'on a perdu. Déjà Moïse qui, à mon avis, a laissé une empreinte durable (soit un trait de fondation) sur le caractère juif a le premier donné l'exemple. »

Il en prend acte sur une autre modalité dans une lettre à Charles Singer, le 31 octobre de cette même année 1938 : « Or on nous reproche, à nous autres juifs, d'être devenus lâches au cours des siècles (*im Laufe der Zeiten feige geworden sind*) — nous étions jadis une vaillante nation. Je n'ai aucune part (*keinen Anteil*) à ce changement. Il me faut prendre des risques (*Ich muß es also riskieren*). » La traduction ne rend pas l'équivoque qui porte sur le *es*. Qui prête à lire : il me faut passer par cela, me risquer à cela qui est la lâcheté ou passer pour un lâche. Mais aux yeux de qui ? Ou encore : il me faut revenir à ce qui insiste pour les Juifs d'avoir été une vaillante nation. La correspondance de Freud atteste que ce qui lui importait alors concernait essentiellement la transmission, celle de la psychanalyse à laquelle il tenait et dont il s'inquiétait au prix éventuel de ce qui s'attacherait à son nom pour certains Juifs de ses contemporains ou de la postérité. Pour cette dernière il n'envisageait, au pire, que la possibilité d'un nouvel exil d'Europe cette fois. Le pire ne fut pas l'exil mais l'inimaginable, la destruction massive des Juifs d'Europe. Cette postérité a pris acte de l'inscription de Freud parmi les noms qui trament son histoire, mais pour certains, particulièrement parmi les religieux, ce nom fait l'objet d'un certain rejet pour ce qu'il évoque et convoque de la religion comme fiction, fut-elle présentée par Freud comme un pas décisif du mouvement même de la civilisation. Du rejet de cette contribution de Freud à la déconstruction de l'imaginaire de vérité de l'origine nous pouvons par exemple en lire un écho dans le livre de André Neher, *Moïse et la vocation juive* : « Il lui [Freud] faut dès lors (lorsque *l'avènement de l'hitlérisme rappelle à Freud qu'il est juif*<sup>10</sup>) un

---

<sup>8</sup> Cf. mon article, « *l'Urfremde* », *Cahiers pour une école*, n° 10, Paris, La lettre lacanienne, pp. 102-109.

<sup>9</sup> 17 janvier 1938, traduit par Anne Berman : « Les juifs se sentiront très offensés », S. Freud, *Correspondance*, Paris, Gallimard, 1979.

<sup>10</sup> Ce qui est difficilement soutenable, l'avènement du nazisme souligna pour Freud la réalité et l'ampleur nouvelles d'une menace pesant sur les Juifs et le vif de la question qui s'en imposait au cœur même de la civilisation.

sujet dont l'analyse satisfasse moins le désir de la connaissance d'autrui que la nostalgie de se comprendre soi-même et il le trouve en Moïse. Que l'infrastructure exégétique de cette étude soit tout à fait fragile ; *que l'analyse y aboutisse en fin de compte, à une auto-destruction*<sup>11</sup>; ce sont là des choses secondaires qui n'enlèvent rien à l'intérêt documentaire du livre<sup>12</sup>. » Un intérêt documentaire coloré donc, d'autodestruction. Neher, me semble-t-il, néglige la question de l'apport du religieux contemporain à la fabrique actuelle des identités souvent destructrices et autodestructrices. Il s'agit certes là d'un effet de logique discursive et non d'une intention de l'auteur ; d'un effet de la LWC (*language of wider communication*<sup>13</sup>) qui s'impose à nos langues à la manière dont le discours de la science contribua autrefois au déplacement et au remaniement (*Entstellung* pour reprendre ce terme de Freud) de la langue allemande en *LTI*. Le recours par Neher à cette notion d'autodestruction pour qualifier ces essais de Freud réunis dans *L'homme Moïse* relève bien de l'imaginaire identitaire contemporain, par là d'une question dont le travail reste à poursuivre pour la psychanalyse car trop souvent abordée d'un point de vue métapsychologique à partir de Freud et de Lacan, les textes plus cliniques ayant une certaine tendance à rabattre ce que nous pourrions apprendre, au cours des cures, de la fascination ou de l'injonction identitaire sur les *identifications*. Une expression telle que « j'ai mal à mes ancêtres » était peu commune ou attendue lorsque Lacan donna son séminaire *l'identification*, elle prolifère aujourd'hui sous différentes variantes : l'identité (ethnique, religieuse, raciale, linguistique etc.) s'est imposée à la langue commune dans le courant des années 1970, c'est aujourd'hui un mot-valise édifié en véritable bastion de la subjectivité.

*L'Homme Moïse*, je reprends ici mon argument n'est pas un roman. C'est Thomas Mann qui, dans le temps même où Freud travaillait ses textes, écrivait *Joseph und seine Brüder, Joseph et ses frères* dont la publication s'étendit de 1933 à 1943. Il publia en 1944 un cinquième texte, *das Gesetz, La Loi*, dont Moïse est la figure centrale. Freud tenait Mann en haute estime. Dans une lettre à Lou Andreas-Salomé du 28 juillet 1929, après avoir évoqué l'incompréhension de Mann à l'endroit de la psychanalyse qu'il convoque à la manière d'un « placage » dans différents textes, dont un d'hommage à Freud, il poursuit : « *Wenn Mann etwas sagt, hat es Hand und Fuß* », quand Mann dit quelque chose, ça se tient ; ce qui ne vient pas dire que ce soit pour autant soutenable d'un point de vue psychanalytique. Dans une lettre directement adressée à Mann le 6 juin 1935, Freud lui déclare : « Je suis l'un de vos plus

---

<sup>11</sup> Souligné par moi.

<sup>12</sup> A. Neher, *Moïse et la vocation juive*, Paris, Seuil, 1956.

<sup>13</sup> Depuis les années 1970 nombre de langues non-européennes se sont trouvées contraintes d'inventer ou d'emprunter des termes connotant cette notion moderne d'identité et d'en produire les récits destinées à en soutenir la fiction le plus souvent soit par un remaniement de mythes soit par celui de textes ethnographiques ou historiques.

vieux lecteurs et admirateurs. » En 1938 peu avant son exil, le 12 mai, il écrit à Ernst : « Je me compare quelquefois au vieux Jacob qui fut emmené en Egypte par ses enfants alors qu'il était très âgé, comme nous le dépeindra Thomas Mann dans son prochain roman. » La quadrilogie de Thomas Mann s'ouvre sur une première partie intitulée *Les histoires de Jacob* suivie d'une seconde *Le jeune Joseph*, l'ensemble constituant *Joseph et ses frères*, soit l'épine dorsale romanesque de ce qui fut plus haut repéré comme *die Judenschaft*. J'en reprends ici les premiers mots qui sont « *Tief ist der Brunnen der Vergangenheit. Sollte man ihn nicht unergründlich nennen ?* Profond est le puits du passé. Ne devrait-on pas dire qu'il est insondable<sup>14</sup> ? » *Der Brunnen*, c'est le puits qui n'est ni début, *Anfang*, ni surgissement primordial, *Ursprung*, ni source, *Quelle*, mais ici ce qui sourd de la mise en abîme de toute origine immémoriale et dont l'oralité scripturale détoure le bord pour en faire fondation. Par là une intertextualité de ce qui se refuse à ne pas se transmettre. La béance de l'origine *unergründlich*, impossible à dévoiler, à mettre au jour, s'impose à ce qui peut s'en élaborer comme fiction. Celle d'une textualité mythohistorique ou poétique qui échappe en sa vérité à la science, soit à ce discours prompt, par l'éviction du sujet qu'il impose, à susciter un imaginaire de vérité de l'origine tel que *der Brunnen*, la mise en abîme de l'origine, se fait surgissement, *Ursprung* objectivable, et *brennt*, flambe. L'identité ethnique, raciale, religieuse fait cendre de l'appartenance, ce que nous voyons poindre en sa structure d'où s'engagent des passages à l'acte dans nos mondes contemporains. Pour ne pas convoquer les tentatives génocidaires les plus récentes, ce qui s'est joué récemment dans les banlieues déshéritées de nos villes fait annonce d'une torsion de l'appartenance familiale, religieuse et linguistique en une identité ethnique difficilement *logodégradable* en ce qu'elle est passée dans le lexique et la syntaxe des différentes variantes contemporaines des discours du maître et de l'universitaire. On pouvait en entendre il y a peu l'acceptation d'une violence verbale et en acte perpétrée par certains de ces mêmes jeunes à l'endroit des communautés juives, par solidarité avec l'*intifada* : solidarité de langue, d'origine « ethnique », d'appartenance religieuse ; une telle acceptation autorisait ou tolérait du même mouvement la prise de corps de minorités comme composantes fermées, closes sur elles-mêmes, de la population, conduisant à cet insupportable qui fait virage sans effacement d'une ségrégation socio-économique et résidentielle à une autoségrégation identitaire. Le premier volume des *Histoires de Joseph* est pratiquement réductible à un argumentaire contre la réification de l'origine, qui ne peut que demeurer plurielle et insondable car hétérogène en sa composition diachronique et dans sa structure.

---

<sup>14</sup> T. Mann, *Joseph et ses frères I : Les histoires de Jacob*, traduit de l'allemand par L. Vic, Paris, Gallimard coll. L'imaginaire, 1980, p. 7.

Freud ne pouvait qu'apprécier la pertinence du propos de Mann dont les extraits suivants donnent un aperçu, certains pouvant être reçus comme des aphorismes.

[...] son désir (celui de Joseph) d'assigner un commencement au passé auquel il se reliait, se heurtait aux difficultés inhérentes aux essais de ce genre ; en effet, chacun de nous est issu d'un père et rien n'a préexisté en soi ; toute chose, au contraire, dérive d'une autre et nous reporte ainsi en arrière, plus loin vers les causes premières et l'abîme du puits du Passé<sup>15</sup>.

Ici un vertige gagnait le jeune Joseph, comme nous, penchés au-dessus de la margelle du puits [...] nous nous sentons proches de lui, en quelque sorte ses contemporains, au regard du gouffre du passé que scrutait déjà ce lointain contemplateur. Il nous semble un être humain comme nous et, bien que fort ancien, mathématiquement à la même effroyable distance que nous, par rapport aux commencements de l'humanité, sans parler des origines des choses, perdues au fond des ténèbres abyssales. Nos investigations sont forcées soit de s'arrêter à des débuts illusoire, relatifs, — que nous confondons avec les origines véritables [...] — soit d'être entraînés d'un décor de dunes côtières vers le suivant, vers un passé qui se recule de plus en plus, dans l'incommensurable<sup>16</sup>.

L'énigme ignore le temps ; et le non temps emprunte la forme du présent et de l'actuel<sup>17</sup>.

Ce qui nous occupe, ce n'est pas le temps chiffrable, mais plutôt qu'il puisse s'abolir dans le mystère de la permutation entre la tradition et la prophétie [...]<sup>18</sup>.

Les savants curieux de cosmologie recherchent l'homme originel, l'Adamite, à des époques et dans des lieux dont la disparition est de beaucoup antérieure à la colonisation de l'Atlantide [...] L'Histoire de l'homme est plus ancienne que le monde matériel qui est l'œuvre de sa volonté, plus ancienne que la vie qui repose sur sa volonté<sup>19</sup>.

La critique de l'idéologie nazie est ici lisible. Freud pour sa part ne cita ni ne convoqua ces textes de Mann dans l'écriture de *L'Homme Moïse*, par là les noms de Joseph avec ou sans « e » final y passent à la trappe, *Joseph et ses frères*, et de ce même mouvement *Les histoires de Jacob* dont son père portait le nom, mais encore Joseph Breuer ; les Joseph ne manquent pas dans la vie de Freud. Mais à y rajouter un « e » surgit la figure effacée du souvenir comme du texte de Freud, celle de Flavius Josèphe, cet historien juif et romain du II<sup>e</sup> siècle qui consacra deux textes, par la suite rassemblés sous le titre de *Contre Appion*, à démentir que Moïse pût avoir été égyptien comme semble l'avoir soutenu la doxa de son époque. D'où se pose la question de savoir en quoi l'égyptianité de

---

<sup>15</sup> *Ibidem*, p. 16.

<sup>16</sup> *Ibidem*, pp. 16-17.

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 28.

<sup>18</sup> *Ibidem*, p. 29.

<sup>19</sup> *Ibidem*, p. 36.

Moïse fut une découverte freudienne et non la découverte par Freud d'un texte traduit du grec en 1737 par William Whiston, mathématicien et théologien proche de Newton auquel il succéda à Cambridge en 1703, ce texte fût-il à interpréter comme un démenti. Nous retrouvons là un point déjà abordé : Josèphe est, fut plus exactement, un historien de fait doublé d'un polémiste. Que les arguments que Josèphe y déploie, invalident par leur richesse documentaire, de trouvaille, d'oblitération et d'invention la critique qu'il soutient à l'endroit d'Appion et de Menethon et de ce fait soutiennent la proposition de Freud ne change rien à l'affaire. Sans doute pouvons nous la poursuivre d'un autre point de vue. Tout d'abord, il ne s'agit pas de restituer Moïse à son origine juive ou égyptienne mais de reconnaître en Moïse, qui ne peut dès lors relever que d'une appartenance historique égyptienne<sup>20</sup>, ce trait hétérogène d'avoir pu *créer*, écrit Marthe Robert, fonder dirais-je « le juif », comme peuple issu d'un assentiment à la Loi dont il fut le scribe. Marthe Robert à ce propos note que Karl Abraham avait publié dans *Imago* en 1912 une étude sur Amenhotep IV ou Akhenaton dont Freud écrit-elle « ne semble pas s'en être souvenu<sup>21</sup> ». L'oubli d'Abraham, celui des Joseph(e) font savoir que Moïse, dont la généalogie, rappelons-le, est la plus sommaire de celle des grands noms du Livre, se trouve ainsi inscrit au livre de Freud comme hors descendance. Il y en aura deux divisés par un meurtre à occuper cette place unique qui est de fondation. Joseph, le migrant, est exilé du texte *L'Homme Moïse* ; Mann recevra en 1936 une lettre de Freud écrite le 29 novembre qui prit le tour d'un essai sur l'identification de Napoléon I<sup>er</sup> à la figure de Joseph, prénom de son frère et de la future et provisoire impératrice ; éviction encore du patriarche Abraham comme nom de l'origine des Juifs et de la diversité des peuples.

En mai 1935, le 2, Freud écrit à Arnold Zweig, « le Moïse ne laisse pas mon imagination en paix », situant très clairement la chose du côté de l'imaginaire, mais d'un imaginaire au travail, ça ne cessait pas de ne pas s'écrire à Rome comme à Vienne ; un premier temps d'élaboration fut publié hors signature dans *Imago*, « le Moïse de Michel Ange ». Qu'est-ce qui le maintenait sur ce terrain incertain entre imaginaire et élaboration scripturale ? Trois essais publiés par des membres de l'EPSF répondent à cette question et invitent respectivement à regrouper tous les écrits portant sur Moïse pour les lire à partir d'une structure centrale *celle de l'écriture du père* saisie à partir du démenti, des enseignements de Lacan et de l'écriture freudienne convoquant Freud comme auteur. Il s'en est imposé pour moi un écart, celui de lire Freud comme ayant dans son trouble d'écriture une pertinence actuelle, celle d'avoir à se débrouiller d'un écart et d'une tension entre appartenance et identité d'une part et son

---

<sup>20</sup> On ne peut projeter sur le passé les notions actuelles de nationalité et de citoyenneté. Poser que Moïse fut égyptien le raccorde par la filiation ou la fonction au lignage royal.

<sup>21</sup> Marthe Robert, *La révolution psychanalytique. La vie et l'œuvre de Freud*, Paris, Payot, 1964, pp.525-526.

corrélat soit l'écart et la tension entre origine et fondation. Sans doute là touchons nous à une question clinique que je me suis efforcé d'aborder à partir et à propos des jeunes *gang members de L.A.*<sup>22</sup>. C'est-à-dire d'un monde qui se fonde sur la tentative de colmater sur le double registre des discours de la science et du capitalisme l'insupportable d'une rupture dans la transmission et l'effondrement des noms qui en résulte, à savoir l'insupportable de faire avec les signifiants qui nous ont donné au un par un corps de paroles lorsque ceux qui sont en charge de nous les *refiler* n'ont plus qu'à transmettre ce qui se refuse à ne pas se transmettre et relève des effets subjectifs d'un tel effondrement pour eux-mêmes, à leur insu bien souvent. L'imaginaire de vérité qui s'y engouffre dès lors est celui de la nostalgie de l'origine rehaussée de la haine qui s'en déploie, une haine de soi reversée au compte de l'Autre et des autres. En découle un roman du démenti de l'altérité de l'origine qui aujourd'hui prolifère tant dans le champ de la science ou celui de la littérature que dans les propos publics ou privés. Ce que je soutiens ici est qu'une lecture de Freud, qui est à poursuivre, engage à celle particulière de *L'Homme Moïse* comme d'un récit où confronté à l'injonction toujours plus menaçante d'avoir à affirmer « je suis Juif », Freud y répond par la fondation quasi mosaïque (Moïse + mosaïque<sup>23</sup>) d'un nouveau discours, celui de la psychanalyse cette fois adressée au public le plus large. Ce texte à le suivre ne serait qu'un développement, une explicitation de *Totem et Tabou* et de ce qui s'en est engagé pour la psychanalyse comme pratique et comme théorie confrontée à cette pratique et questionnée par elle. Lorsque *L'Homme Moïse* paraît, la psychanalyse existe mais placée sous la menace de son interdiction, peut-être même sous celle de son effacement comme effet du *Malaise dans la Civilisation*. Le risque à prendre reste celui de son inscription et de sa reconnaissance comme faisant lien social au prix même de l'identité juive, telle qu'elle résulte du discours de la science d'alors soit celui de l'engramme biologique, de la race et des engrammes neuroculturels. Le monde juif s'est fondé sur l'assentiment à la Loi, pas sans le désir de Moïse fût-il deux, pas sans l'humanité d'Aton et la violence de YHVH, pas sans que l'humain n'échappe aux effets de structure de l'*Unbewußte*, à la loi du langage et à l'injonction du désir.

En 1933, en Allemagne le monde capitaliste s'était assujetti au nouveau maître et l'université, déjà par la bouche d'Heidegger<sup>24</sup>, accepta de ne plus

---

<sup>22</sup> Cf. mon article, « *Gang members* », *Essaim*, n° 12, Ramonville Saint-Agne, Érès, pp. 139-153. Question clinique au sens où le *gang way* relève d'une logique discursive qui accueille et s'impose à chacun de ceux qui y participent selon des structures subjectives singulières qui courent de la psychose à la névrose la plus ordinaire.

<sup>23</sup> Mosaïque composée d'éléments archéologiques, ethnohistoriques, psychanalytiques.

<sup>24</sup> *Discours du rectorat* : « la liberté universitaire » (qu'on a tant chantée) est chassée de l'université allemande ; car cette liberté était de mauvais aloi, étant uniquement occupée à nier. Elle signifiait avant tout : insouciance, arbitraire des intentions et des inclinations, absences de liens dans les faits et gestes. Le concept de la liberté pour l'étudiant allemand est

former que des experts, des techniciens ou des ingénieurs au service de la *LTI*. À sa manière, à travers *l'Homme Moïse*, ni roman ni œuvre d'historien, Freud hystérise le discours universitaire occupant à l'endroit d'un public plus large la place du maître à l'envers de celui présidant à l'élaboration de la *LTI*. Les textes de Brigitte Lemérier tout comme celui de Solal Rabinovitch font ressortir, mieux que je ne saurais ici le faire, à quel point pour l'écriture du/des Moïse Freud y a engagé de lui-même.

Note : deux nouveaux textes fort intéressants ont été publiés depuis la présentation orale de ce travail qui en exigeraient sans doute le remaniement : Henri Rey-Flaud, *Et Moïse créa les Juifs...*, *Le Testament de Freud*, Paris, Aubier, 2006 et Peter Sloterdijk, *Derrida un Égyptien*, Paris, Maren Sell Éditeurs, 2006 (2. Sigmund Freud et Derrida, pp. 21-28 suivi de Thomas Mann et Derrida, pp. 28-36).

---

à présent ramené à sa vérité. De celle-ci se déploient désormais lien et service du corps étudiant allemand. »



Sculpture de Damien, Nuku-Hiva, Îles Marquises (Polynésie).

## Références

Jean Assmann, *Moïse l'Égyptien*, trad. de l'allemand par Laure Bernardi. Paris, Aubier, 2001.

David Bakan, « Le thème de Moïse dans la pensée de Freud » in *Freud et la tradition mystique juive*, trad. De l'américain par P. Osusky et E. Risler, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1963, pp. 143-206.

*Écritures du père*, Ramonville Saint-Agne, Érès, coll. Scripta :

- Brigitte Lemérier, *Les deux Moïse de Freud (1914-1939)*, 2002.

- François Balmès, *Le nom, la loi, la voix*, 1997.

- Solal Rabinovitch, *Écritures du meurtre*, 1997.

Sigmund Freud, (1939), *L'homme Moïse et la religion monothéiste. Trois essais* [Der Mann Moses und die monotheistische Religion], traduit de l'allemand par Cornelius Heim, Paris, Gallimard, 1986.

Martin Heidegger, « Le discours du rectorat » [1933-1934], *Le débat*, n° 27, 1983, pp. 90-97.

Gérard Huber, *L'Égypte ancienne dans la psychanalyse*, Paris, Éditions Mouton & Larose, 1987.

Gérard Huber, *Moïse et le retour des dieux*, Paris, Safed, 2003.

Flavius Josèphe, Contre Apion ([Ἐπι τῆς τῶν Ἰουδαίων ἀρχαιότητος] [93-94 ?], texte établi et annoté par Théodore Reinach, traduit du grec par Léon Blum, Paris, les Belles Lettres, 2003.

Jacques Le Rider, 1998, « Cultiver le malaise ou civiliser la culture, la valeur culturelle de la religion : du Malaise à l'Homme Moïse », in Jacques Le Rider, Michel Plon, Gérard Raulet, Henri Rey-Flaud, *Autour du Malaise dans la culture de Freud*, Perspectives Germaniques, Paris, PUF, pp. 93-98.

Thomas Mann, *La Loi* (Das Gesetz) [1944], traduit de l'allemand par Nicole Taubes, Paris, Mille et une nuits, 1996.

Georges Nataf, *Moïse autobiographie*, texte établi et annoté par Georges Nataf, Paris, Berg International, 1996.

André Neher, *Moïse et la vocation juive*. Paris, Seuil, 1956.

Graham Philipps, *The Moses Legacy*, (couverture: the Evidence of History), (interne: In Search of the Origin of God), London, Pan Books, 2002.

Marthe Robert, *La révolution psychanalytique. La vie et l'œuvre de Freud*, Paris, Payot, 1964.

Yosep Hayim Yerushalmi, *Le Moïse de Freud*, Paris, Gallimard, 1991.

Collectif, « Sigmund Freud de L'interprétation des rêves à L'Homme Moïse, *Revue Germanique Internationale*, n° 14. Paris, PUF, 2000.

*Autres textes :*

Sigmund Freud, *Correspondance 1873-1939*, trad. de l'allemand par Anne Berman avec la collaboration de Jean-Pierre Grossein, Paris, Gallimard, 1979.

Sigmund Freud, Stephan Zweig, *Correspondance*, trad. de l'allemand par Didier Plassard et Gisella Hauer, Paris, Rivages poche, 1995.